

Caroline Montel-Glénisson

# UN TOUR DE FRANCE CANADIEN

*Préfaces de Jacques Lacoursière  
et de Louis Duvernois*



SEPTENTRION



# **UN TOUR DE FRANCE CANADIEN**



Caroline Montel-Glénisson

avec la collaboration  
de Simone Bédard-Sologoub  
et de Laure Sauser

# UN TOUR DE FRANCE CANADIEN



*Préfaces de Jacques Lacoursière  
et de Louis Duvernois*



SEPTENTRION

Cet ouvrage a été préparé sous le patronage de la Fondation Macdonald Stewart et de la Société Historique du Lac Saint-Louis grâce au soutien du ministère des Affaires étrangères du Canada.

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Photos: Christopher Bouchard

Si vous désirez être tenu au courant des publications  
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION  
vous pouvez nous écrire au  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
ou par télécopieur 418 527-4978  
ou consulter notre catalogue sur Internet:  
[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

© Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire  
Sillery (Québec)  
G1T 1Z3

Diffusion au Canada:  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau  
Saint-Laurent (Québec)  
H4N 1S2

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2008  
BANQ  
ISBN 978-2-89448-524-8

Ventes en Europe:  
Distribution du Nouveau Monde  
30, rue Gay-Lussac  
75005 Paris France

## MOT DE MADAME M. STEWART

C'est en 1980 qu'est née, sur une idée originale de mon mari, David Macdonald Stewart, la première version du *Tour de France canadien*.

Aujourd'hui, presque trente ans plus tard, ce guide, plusieurs fois réédité depuis, fait peau neuve. Enrichi de plus de cinq cents noms, il est paré de nouvelles photos originales et présenté dans un format plus grand et plus attrayant.

Je ne peux qu'être fière et émue de voir ce livre poursuivre une aussi longue vie éditoriale sans prendre une ride!

Comme lors des éditions antérieures, le cœur de l'ouvrage reste le même, mais l'enquête historique sur les traces des villages d'origine des familles canadiennes a été poursuivie et de nouveaux sites ont été ajoutés. Par ailleurs, des sites peu connus ou négligés lors de l'impression des précédentes versions ont été valorisés ou restaurés depuis. Le guide en a bien sûr tenu compte. La France a pris conscience de son patrimoine canadien et en est fière. Brouage, la ville natale de Champlain, a vécu une véritable renaissance. Rochefort a transformé son arsenal en pôle culturel tourné vers l'Amérique du Nord. Châlons-en-Champagne honore Jean Talon, et le manoir de Jacques Cartier à Saint-Malo fait partie de nombreux itinéraires canadiens en France.

Aujourd'hui plus encore qu'à l'époque où le guide fut conçu, Canadiens et Français ont plaisir à se rencontrer dans ces villes et ces villages qui célèbrent leurs origines communes. Ils s'intéressent également aux techniques et aux coutumes locales et cherchent à imaginer la vie de leurs ancêtres en France, les caractéristiques des métiers qu'ils exerçaient, les étapes de leur voyage vers le Canada. À ces nouvelles questions, le nouveau guide a apporté des réponses, orientant le visiteur vers les reconstitutions et les musées plus nombreux aujourd'hui en France à évoquer le quotidien des hommes d'autrefois.

Cependant, le *Tour de France canadien* est resté fidèle à son principe d'origine. Il offre, au fil de ses notices, un voyage hors des sentiers battus vers des centaines de sites remarquables que des liens privilégiés unissent au Canada. Ce sont les villes et les villages où les Canadiens peuvent retrouver les racines de leurs familles et de leur histoire. Cette promenade canadienne en France permet en effet de découvrir ou de retrouver les grands moments et les grands acteurs de l'histoire franco-canadienne ainsi que la multitude des destins individuels vécus en marge de la grande histoire.

Mon mari pensait que le *Tour de France canadien* permettrait aux Français et aux Canadiens de mieux comprendre leur histoire commune

en découvrant les lieux dont ils partagent la mémoire. Les multiples voyages de retour aux sources organisés par des familles canadiennes, les rencontres qui se sont produites un peu partout en France depuis trente ans ont certainement contribué à développer une meilleure connaissance réciproque. Si les Canadiens souhaitent tous avoir l'occasion de venir un jour en France, les jeunes Français, quant à eux, sont de plus en plus nombreux à désirer partir s'installer au Canada.

Je remercie le gouvernement canadien pour son aide, sa confiance et son soutien tout au long de la réalisation de ce projet de réédition et je me réjouis de penser que cet ouvrage accompagnera encore pendant longtemps les Canadiens tentés par un voyage de retour aux sources en France.

M<sup>me</sup> David M. Stewart

## PRÉFACE DE JACQUES LACOURSIÈRE

Chaque année, des centaines, voire des milliers de Québécois, d'Acadiens, de francophones de différentes provinces se rendent en France à la recherche de leurs racines. Des associations de familles organisent des voyages de retrouvailles. J'ai été frappé par les ressemblances physiques qui existent parfois entre des personnes qui descendent d'un ancêtre qui a quitté la France au XVII<sup>e</sup> siècle et des Français d'aujourd'hui qui non seulement portent le même patronyme, mais aussi très souvent ont, dans leur ascendance, des personnes qui, à la même époque, étaient apparentées à celles et ceux qui ont migré au Nouveau Monde.

*Un tour de France canadien* n'est bien sûr pas le premier ouvrage destiné aux Canadiens qui se rendent en France. Il y a eu *La France des Canadiens*, *Le Paris des Québécois*, *La France de l'Ouest des Québécois*, *Les Montréal de France* ou encore *Les Bretons en Amérique française 1504-2004*. Mais l'intérêt que présente l'œuvre de madame Caroline Montel-Glénisson réside dans le fait qu'elle s'est arrêtée non seulement à l'époque de la Nouvelle-France, mais aussi aux Canadiens qui ont participé aux deux guerres mondiales sur des champs de bataille français.

Il n'y a pas que les grandes villes qui ont retenu l'attention de l'auteure, mais aussi des communes de moindre importance. Même de tout petits villages sont décrits lorsqu'il y a eu quelqu'un qui les a quittés pour l'Amérique francophone. Les noms de ces immigrants sont précisés, ce qui permet aux descendants de découvrir si une plaque, une rue ou un monument sont reliés à l'ancêtre.

Il faut rendre hommage à la Fondation Macdonald Stewart qui a permis la réalisation de cet ouvrage qui permet de découvrir les liens qui existent entre la mère patrie et le Canada. Il n'y a pas de régions de France qui n'aient des rapports avec l'Amérique francophone!

JACQUES LACOURSIÈRE



## PRÉFACE DE LOUIS DUVERNOIS

De tous les pays avec lesquels la France entretient des relations, le Canada, à n'en pas douter, occupe une place prépondérante.

Quelles que soient les vicissitudes d'une histoire partagée, la France a laissé son âme sur ce continent nord-américain qu'elle a très largement contribué à découvrir et à défricher dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

Histoire riche en événements, trop méconnue par d'aucuns, mais ravivée et réactualisée par d'autres, plus nombreux, qui animent cette relation exceptionnelle.

Le président de la Fondation Macdonald Stewart et de la Société historique du lac Saint-Louis, à Montréal, David M. Stewart, est de ces entrepreneurs du développement d'une relation transatlantique si vivace qu'elle ne s'est jamais éteinte.

S'il est un domaine qui évolue sur le long terme, c'est bien celui des idées. Liliane M. Stewart a pris la relève. Elle a souhaité que ce *Un tour de France canadien*, rédigé à l'origine par Caroline Montel-Glénisson, docteure en histoire de l'Université de Paris III, spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle, mêlant savamment l'art du récit avec la rigueur des faits historiques, soit mis à jour par l'auteure avec la précieuse collaboration de Simone Bédard-Sollogoub, mandatée par la Société historique du lac Saint-Louis et conseillère auprès du Comité du Mémorial de la Nouvelle-France.

Liliane M. Stewart, à qui nous devons donc cette nouvelle initiative, sait bien que le temps est la chose la plus précieuse au monde; nul ne peut en effet en produire, ni vendre celui dont on dispose, personne ne sait l'accumuler, mais il appartient à quiconque de talentueux et d'entrepreneur de pouvoir faire vivre et revivre ce temps insaisissable.

Ce nouveau *Tour de France canadien* est donc à la fois une plongée au cœur d'une histoire nourrie de recherches des souches familiales, de voyages de retour aux sources françaises, de jumelages multiples entre villes et villages du Québec et de France, de perspectives d'une coopération franco-canadienne en constante évolution et stimulée par l'accès aux moyens de communications modernes.

L'amitié entre la France, le Québec et le Canada apparaît assurément en excellente santé et ce livre en est un témoignage éloquent.

LOUIS DUVERNOIS  
Sénateur des Français établis hors de France  
Vice-président des Groupes parlementaires  
France-Canada et France-Québec  
au Sénat de la République française



# PARIS ÎLE-DE-FRANCE





1. Lycée Charlemagne, rue Saint-Antoine
2. Église Saint-Paul-Saint-Louis du Marais
3. Notre-Dame, île de la Cité
4. Saint-Germain-des-Prés, boul. Saint-Germain
5. Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques
6. Port-Royal, boul. de Port-Royal
7. Place du Canada
8. Église Saint-Sulpice, place Saint-Sulpice
9. Basilique du Sacré-Cœur, Montmartre
10. Arènes de Lutèce, rue Monge
11. Église Saint-Germain-l'Auxerrois, rue du Louvre
12. Vestiges du Couvent des Récollets, Square Villemin
13. Église Saint-Nicolas-des-Champs, rue Saint-Martin
14. 7, rue Rollin
15. 73, rue du Cardinal-Lemoine
16. Hôpital de la Salpêtrière, boul. de l'Hôpital
17. 7, rue de la Chaise



## PARIS I<sup>er</sup>

### Saint-Germain-l'Auxerrois

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois, qui devint la paroisse des rois de France lors de leur installation au Louvre, a été plusieurs fois modifiée et restaurée depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Le chœur et le portail central sont du XIII<sup>e</sup> siècle ; le porche, la nef et le transept, du XV<sup>e</sup> siècle ; les chapelles et les portails latéraux, de la Renaissance.

Englobant Passy et Chaillot, Saint-Germain-l'Auxerrois a été pendant longtemps l'une des paroisses les plus importantes de Paris. Samuel de Champlain s'y est marié en 1610, et Marc Lescarbot en 1619.

Louis Hébert est né vers 1575, non loin de l'église, à l'emplacement du numéro 129 de la rue Saint-Honoré où l'on trouve aujourd'hui une plaque commémorative. Son père était apothicaire de Catherine de Médicis, à l'enseigne du Mortier d'Or. En 1590, sa nièce épousa Jean de Biencourt de Poutrincourt. C'est probablement ainsi que Louis Hébert en vint à s'intéresser aux premiers établissements français en Acadie. Après plusieurs séjours dans cette région, Hébert décida de s'installer à Québec avec sa femme et ses enfants. À une époque où la colonie était tout entière sous la dépendance des compagnies qui détenaient le monopole de la traite des fourrures, Louis Hébert prouva, en cultivant la terre, la richesse du sol canadien. L'image d'Épinal bucolique de ce premier agriculteur canadien est restée, dans toutes les mémoires, fraîche et simple comme l'étaient les ambitions de Louis Hébert.

## PARIS IV<sup>e</sup>

### Église Saint-Paul-Saint-Louis, lycée Charlemagne

À leur arrivée à Paris, en février 1639, M<sup>me</sup> de La Peltrie et Marie de l'Incarnation furent hébergées dans une maison prêtée par M. de Meulles, rue Saint-Antoine. Cette maison était comprise dans l'enceinte du couvent des Grands Jésuites (actuel lycée Charlemagne) et abritée derrière l'église Saint-Louis (aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis) où les deux fondatrices se rendaient chaque jour pour assister à la messe.

M. de Meulles était receveur des finances du roi à Orléans. Sa maison de Paris était donc vide. Il fallut la meubler, nettoyer et tapisser les pièces pour que Marie de l'Incarnation, M<sup>me</sup> de La Peltrie et son fidèle ami, M. de Bernières de Louvigny (qui passait alors pour son mari), puissent y loger au plus vite. Les deux « Canadiennes » préférèrent ce logement indépendant à l'asile qui leur était proposé chez les Ursulines de



Le lycée Charlemagne

Paris. La clôture du couvent n'était pas compatible avec les nombreuses démarches qu'elles avaient à faire.

M. de Bernières de Louvigny étant tombé malencontreusement malade dès son arrivée, M<sup>me</sup> de La Peltrie dut continuer à jouer son rôle d'épouse dévouée, tout en poursuivant les négociations avec les Ursulines et les Jésuites de Paris.

Il leur fallait, en effet, obtenir des appuis et des promesses de financement pour leur fondation, ainsi que la nomination d'une troisième ursuline sans laquelle leur projet devenait irréalisable.

L'évêque de Paris ayant refusé de donner son consentement, Marie de l'Incarnation et M<sup>me</sup> de La Peltrie se rendirent au mois de mars à Saint-Germain-en-Laye, pour voir la reine et la prier d'intervenir.

Anne d'Autriche, très favorable aux deux amies, promit son soutien. Cependant, le temps pressant, on se vit obligé de signer le contrat de la fondation canadienne, le 28 mars 1639.

C'est finalement une ursuline de Dieppe qui se joignit aux deux fondatrices, au moment de l'embarquement.

L'Église Saint-Paul-Saint-Louis, alors Saint-Louis des Jésuites, est l'une des rares églises baroques de Paris.

Édifiée à partir de 1627 sur les plans des pères jésuites Martellange et Derand, selon le modèle de l'église du Gesù de Rome, elle était pratiquement achevée lors du séjour de nos visiteuses. Par la suite, l'église Saint-Louis prit le nom et la succession de l'église paroissiale Saint-Paul, aujourd'hui disparue.

Le lycée Charlemagne, quant à lui, s'appuie à l'est sur l'enceinte de Philippe Auguste dont il reste d'importants fragments et deux tours mises en valeur par de récents travaux d'aménagement urbain.

## **PARIS IV<sup>e</sup>**

### **Hôtel de Fieubet**

Raymond Phélypeaux, secrétaire de la Chambre du roi et trésorier de l'Épargne en 1599, se fit construire un hôtel, quai des Célestins. C'était un bâtiment en fond de cour entre deux ailes comme celui que nous pouvons voir aujourd'hui.

Raymond Phélypeaux s'était marié en 1594 avec Claude Gobelin. Ils eurent sept enfants. Leur fille Anne épousa, en 1613, Henri de Buade de Frontenac, comte de Palluau. Ce dernier étant mort prématurément, la jeune veuve partagea bientôt son temps entre l'hôtel de son père, quai des Célestins, et ses propriétés de l'Indre.

Plus tard, son fils Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, le futur gouverneur canadien, vécut ses premières années de mariage avec Anne de la Grange dans l'hôtel de son grand-père dont son oncle, Balthazar Phélypeaux, avait hérité en 1629. Ils y vécurent jusqu'en 1651, année de la naissance de leur fils héritier François-Louis qui fut baptisé à Saint-Sulpice. L'hôtel que connut le comte de Frontenac, quai des Célestins, a subi depuis son époque de notables modifications. Vendu en 1664 à Gaspard de Fieubet (dont il prit le nom), l'hôtel fut restructuré par l'architecte Jules Hardouin-Mansart (premier architecte du roi



L'hôtel de Fieubet

Louis XIV) qui conserva les lignes générales du bâtiment et la simplicité voulue de l'extérieur. L'intérieur, par contre, fut doté d'une somptueuse décoration (en partie due au peintre Le Sueur). L'hôtel n'a pris sa physionomie actuelle qu'au siècle dernier. Acquis par un riche original, il fut alors orné de nombreuses sculptures néo-Renaissance, d'un clocheton et d'une autre aile. Les projets d'embellissement prévoyaient même, alors, l'aménagement d'un canal souterrain reliant l'hôtel à la Seine. Les invités des soirs de fête auraient ainsi pu gagner le perron en gondole!

Ce plan grandiose ne vit pourtant jamais le jour. Le riche original ruiné vendit son hôtel. Le tunnel, le canal et les gondoles tombèrent à l'eau. L'hôtel est aujourd'hui le siège d'une école.

Face à l'hôtel de Fieubet, l'ancien logement du grand maître de l'artillerie de l'Arsenal qui abrite aujourd'hui la très riche bibliothèque de l'Arsenal évoque aussi la famille Frontenac. M<sup>me</sup> de Frontenac y habita lorsque son mari fut parti au Canada. Elle y vivait, nous dit Saint-Simon, « dans un bel appartement que feu le duc du Lude (alors grand maître de l'artillerie à l'Arsenal) qui était fort galant lui avait donné à l'Arsenal. Elle et M<sup>lle</sup> d'Outrelaize, qu'elle logeait avec elle, donnaient le ton à la meilleure compagnie de la ville et de la Cour sans jamais y aller ». Les deux amies, que l'on appelait les « Divines », fréquentaient en particulier M<sup>me</sup> de Sévigné qui les évoque dans sa correspondance.

M<sup>me</sup> de Frontenac mourut en 1707 quelques années après son mari dont le cœur avait été rapporté en France et enseveli à l'église Saint-Nicolas-des-Champs à Paris (hôtel de Fieubet : angle quai des Célestins, rue du Petit-Musc).

## PARIS IV<sup>e</sup> Notre-Dame

C'est à la fin de l'année 1640 ou au début de 1641 que se forma la Société Notre-Dame de Montréal, créée à l'instigation de Jérôme Le Royer de

La Dauversière et grâce au concours de Jean-Jacques Olier, futur fondateur du séminaire de Saint-Sulpice.

Placés sous le vocable de Notre-Dame, les associés se réunissaient dans la cathédrale de Paris. C'est donc là, au pied de la statue de la Vierge (à droite du maître-autel) qu'ils choisirent, le 27 février 1642, le nom de Ville-Marie pour leur fondation canadienne de l'île de Montréal.

L'année suivante, en 1643, un opuscule parut à Paris, vraisemblablement rédigé en commun par les fondateurs de la Société. Ce petit ouvrage, intitulé *Les véritables motifs des Messieurs et Dames de la Société Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de Nouvelle-France*, exposait leurs ambitions et la raison de leur association : il s'agissait pour eux de pourvoir à l'instruction et de veiller à la santé et à la conversion des Amérindiens, en créant une école, une église et un hôtel-Dieu (hôpital). Par ailleurs, les associés s'engageaient à créer et à faire vivre une ville, sans esprit de profit et sans aide extérieure. En fait, la Société avait déjà commencé son action depuis 1641, puisque, au mois de juin de cette année, elle avait pu fournir 75 000 livres au moment de l'embarquement des premiers colons conduits par Paul de Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance.

C'est ainsi que le 17 mai de l'année suivante (1642), les quarante premiers citoyens de Montréal abordaient au pied du mont royal.

Quant aux membres de la Société qui, durant les vingt premières années d'existence de leur fondation, la soutinrent seuls, sans le concours du roi, du clergé ou de l'administration canadienne, nous n'en connaissons que neuf, les autres ayant toujours tenu à conserver l'anonymat : ce sont Jérôme Le Royer de La Dauversière, Jean-Jacques Olier, Paul de Chomedey de Maisonneuve, Gaston de Renty, M<sup>me</sup> de Bullion, Jeanne Mance, le père Chauvreau, M<sup>lle</sup> de Ruigné et le baron de Fancamp.

Notre-Dame de Paris où fut choisi le nom de Ville-Marie peut donc être considérée comme le berceau spirituel de Montréal dont la fondation s'inscrit dans le grand mouvement de renouveau catholique qui a marqué le début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Notre-Dame, comme la plupart des sanctuaires chrétiens, est située sur l'emplacement d'un ancien temple romain qui lui-même avait succédé à un lieu de culte gaulois. Dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, Childbert, fils de Clovis, fit élever à côté de la première église de Paris, Saint-Étienne, une magnifique église, dédiée à Notre-Dame. Au XII<sup>e</sup> siècle, ces deux églises tombaient en ruine. Maurice de Sully, évêque de Paris de 1160 à 1196, décida de remplacer ces deux bâtiments par une cathédrale dédiée elle aussi à Notre-Dame. La première pierre fut posée en 1163, mais la construction, qui s'étala sur plus de soixante-quinze ans, se déroula en trois étapes : sous Louis VII, construction du chœur, du maître-autel et des transepts ; sous Philippe-Auguste, la nef ; sous saint Louis, la façade et les tours.

Puis vint le tour de la décoration : le jubé (détruit au XVII<sup>e</sup> siècle), les portails ; tout fut achevé sous Philippe VI, soit cent soixante-dix ans après le début des travaux.

Cependant, la cathédrale, endommagée au cours des siècles, puis mise en vente à la Révolution, était en fort piteux état au début du XIX<sup>e</sup> siècle.



Notre-Dame-de-Paris, vue arrière

Il fallut attendre le cri d'alarme de Victor Hugo dans *Notre-Dame-de-Paris* pour qu'une souscription vienne réveiller l'opinion publique. En 1845, la cathédrale fut ainsi mise à la disposition de l'architecte Viollet-le-Duc. Celui-ci y travailla vingt-cinq ans au cours desquels il s'efforça de la reconstituer dans son état du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette restauration, aujourd'hui très controversée pour son côté « plus vrai que nature », a néanmoins permis à la cathédrale de parvenir jusqu'à nous.

## PARIS V<sup>e</sup>

### Arènes de Lutèce

La rue du Cardinal-Lemoine se prolongeait autrefois sur l'emplacement des arènes de Lutèce dégagées au début du XX<sup>e</sup> siècle. Construites vers l'an 200 apr. J.C., mais détruites lors des invasions barbares de 280, ces dernières avaient servi de carrière aux habitants de Lutèce, et avaient peu à peu été recouvertes par une masse de terre de plus de vingt mètres d'épaisseur. Des vignes furent plantées au Moyen Âge, puis au XVII<sup>e</sup> siècle, les jardins de deux couvents, Notre-Dame-de-Sion et Notre-Dame-de-la-Congrégation, y furent aménagés.

C'est dans ce dernier couvent dont elle avait fait partie en tant qu'externe à Troyes, et dont elle fonda une maison à Montréal, que Marguerite Bourgeoys descendait lorsqu'elle se rendait à Paris. Elle retrouvait ainsi l'ambiance de sa maison mère. Elle n'était pas non plus éloignée du couvent des Pères de la Doctrine chrétienne où Paul de Chomedey de Maisonneuve était lui-même hébergé.

C'est donc là qu'elle habita en 1658, lorsqu'elle revint en France chercher de jeunes éducatrices pour sa congrégation canadienne, puis, en 1670, lorsqu'elle vint demander au roi de reconnaître officiellement une communauté qui depuis dix ans avait déjà fait ses preuves au Canada.

Elle rencontra Colbert, favorablement renseigné par Jean Talon sur le travail de celles que l'on appelait déjà à Québec « les filles de la

Congrégation ». En mai 1671, elle obtint du roi ses lettres patentes. Elle fut à cette occasion chaudement félicitée pour son dévouement et son œuvre d'enseignement et d'assistance qui s'était adaptée avec tact et compréhension aux besoins de la colonie grandissante.

Des bâtiments de Notre-Dame-de-la-Congrégation, il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule maison (rue Linné). Le quartier s'est complètement transformé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lors du percement de la rue Monge, puis en 1917-1918, lors du dégagement et de la restauration des arènes de Lutèce.

## **PARIS V<sup>e</sup>**

### **Couvent des pères de la Doctrine chrétienne**

L'îlot formé par les rues Rollin et du Cardinal-Lemoine était occupé au XVII<sup>e</sup> siècle par le couvent des pères de la Doctrine chrétienne. Cette congrégation, fondée en 1592, comprenait un séminaire et avait pour vocation l'évangélisation des campagnes et l'instruction des enfants. Les pères firent construire, de 1630 à 1650, rue du Cardinal-Lemoine, alors rue des Fossés Saint-Victor, un magnifique établissement où résidait le général de l'ordre; son jardin s'étendait jusqu'à l'actuelle rue Monge.

Les maisons des numéros 69 à 75 constituaient des immeubles de rapport pour les pères de la Doctrine chrétienne, qui avaient établi le siège de leur compagnie au numéro 77. Ces bâtiments furent démolis en 1792.

C'est au couvent des pères de la Doctrine chrétienne que Paul de Chomedey de Maisonneuve se retira en 1665, lorsque lui fut intimé l'ordre de rentrer en France. Il s'éteignit onze ans plus tard. Ses funérailles eurent lieu dans la chapelle des pères, non loin de Saint-Étienne-du-Mont où il fut enterré. Ce n'est cependant pas dans les bâtiments de l'ordre que Paul de Chomedey de Maisonneuve rendit son dernier soupir – contrairement à ce qu'indique la plaque posée au numéro 73 de la rue du Cardinal-Lemoine –, mais au numéro 7 de la rue Rollin, dans une maison qui appartenait au collège des Écossais, situé un peu plus bas dans la rue du Cardinal-Lemoine. Cette annexe du collège, qui avait été construite au début du XVII<sup>e</sup> siècle, a gardé son aspect original.

Quant à l'église Saint-Étienne-du-Mont, la paroisse parisienne de Paul de Chomedey de Maisonneuve dans laquelle il fut enseveli, elle n'a pas changé depuis cette époque, contrairement au reste du quartier profondément bouleversé par l'édification du Panthéon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'église Sainte-Geneviève, qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle rue Clovis, a été détruite. Son clocher et une partie des bâtiments conventuels subsistent dans le lycée Henri IV, alors que les jardins, qui s'étendaient sur le haut de la colline Sainte-Geneviève, sont aujourd'hui occupés par la place du Panthéon. L'église Saint-Étienne-du-Mont, légèrement décalée vers la gauche, au fond de la place, n'est donc plus dans son cadre initial. C'est cependant l'un des plus beaux monuments de Paris dont il convient, malgré sa situation discrète, d'envisager la visite. L'étalement de sa construction sur de nombreuses années (1492-1626) explique la diversité des styles de cet édifice dont l'intérieur



CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN PARABLE CORPS 7,8  
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE  
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2008  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS  
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC  
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN  
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION